

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LE SENTIER ARIDE

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Jeanne Courage

Le Destin de Marie

Le Souvenir de Samuel

Le Pré d'Anna

Le Valet de pique

MARIE DE PALET

LE SENTIER ARIDE

Volume 1



© De Borée, 2003.

© Centre France Livres SAS, 2021.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0570-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

La Grande Guerre...

*À mon oncle Joseph qui y mourut
À mon oncle François qui en mourut
À mon oncle Louis qui en revint
et dont j'ai puisé dans les souvenirs*

I

LE TEMPS DES PLANTATIONS

– Louise, Louise, réveille-toi, il est l’heure !...

Un grognement indistinct répondit seul à la douce pression de la main. Et la mère sourit, partagée entre l’obligation de réveiller sa fille et le désir de la laisser dormir...

Elle hésita un court instant, puis, la secoua encore. Louise se tourna vers le mur en soupirant.

– Réveille-toi, il est six heures...

Un nouveau grognement, suivi d’un bâillement, s’éleva de la masse des couvertures et, deux bras blancs aux mains fortement brunies s’étirèrent

comme les ailes d'un gigantesque oiseau.

La mère s'en alla à pas de loup et Louise sauta prestement sur le plancher mal équarri de la chambre, en s'essuyant les yeux. Elle alla jusqu'à la fenêtre et regarda la nuit qui ne laissait filtrer aucune lueur. Elle ouvrit et huma l'air. Un brouillard humide entra dans la pièce et rampa vers le lit, laissant une impression de froid.

— Brr !... Encore ce brouillard, malgré-t-elle en refermant rapidement les battants.

Elle tira mollement draps et couvertures et s'habilla en vitesse. Rapidement, elle enfila sa jupe de serge et boutonna son caraco. Elle prit son temps pour choisir un épais châle de laine qui lui emprisonna complètement le visage.

Enfin, ses sabots à la main, elle descendit à la cuisine.

En bas, sa mère avait déjà allumé le feu. Une bonne odeur de soupe s'élevait d'une casserole posée sur le trépied et envahissait la pièce où dansaient de grandes ombres. Une douce chaleur montait du foyer et luttait, avec bonheur, contre l'humidité de cet automne pourri.

— Bonjour, murmura-t-elle en bâillant.

Elle se dirigea vers l'évier de pierre où pendait une serviette qui servait à toute la famille. Elle la tourna et la retourna pour en trouver un coin sec.

Tout en sachant que les autres l'employaient aussi, elle avait horreur de sentir l'humidité sur sa peau...

Elle versa un peu d'eau dans un

angle, le savonna et se débarbouilla rapidement. Elle se sécha et sentit ses joues et ses oreilles rougir sous l'effet du froid.

Quand elle revint à table, sa mère lui avait déjà versé la soupe dans l'écuelle et elle l'attendait, comme chaque matin, pour bavarder avec elle, avant de commencer ses tâches quotidiennes.

Mélanie, la mère de Louise, était une petite femme rondelette et vive qui cachait ses cheveux noirs sous la coiffe tuyautée. Sa figure toute en fossettes paraissait rire tout le temps. Ses yeux bruns, étirés vers les tempes, les mêmes que ceux de Louise, étaient sa seule vraie beauté.

Un léger duvet ombrageait sa lèvre supérieure et ses dents, un peu de guingois, tranchaient avec la régularité du

visage, lui donnant un air un peu comique. Elle regarda sa fille avec fierté et sourit quand elle la vit plonger la cuillère dans l'écuelle.

– Alors, c'est au Gerbal que vous allez, aujourd'hui ?

– Oui, répondit Louise entre deux bouchées, et il ne faudra pas traîner, c'est loin !

Elle ajouta, déjà sûre de la réponse :

– Vous avez fait le panier ?

– Bien sûr. Je t'ai mis un peu de saucisson, un œuf, du fromage et...

Elle se pencha et dit en confidence :

– Je t'ai mis un reste de confiture de coing... Après avoir rempli les pots, il y en avait un peu au fond d'une tasse.

Louise sourit en guise de remerciement mais ne répondit pas, trop occupée à avaler sa soupe.

Déjà les chiens aboyaient, dans le fond du village, signe que les premiers *émouscailleurs*¹ prenaient le chemin, frappant un coup de bâton dans les portes pour rappeler les retardataires.

Louise termina sa soupe à la hâte, se frotta les lèvres sur sa manche et s'emmitoufla dans une grande cape que sa mère avait taillée et cousue à ses mesures, et qui lui descendait jusqu'aux talons. Elle entortilla le châle autour de sa tête et de ses épaules menues, saisit le panier préparé et ouvrit la porte au moment même où des pas pressés montaient les escaliers.

Elle se trouva nez à nez avec un grand escogriffe armé d'un bâton, un

1. Émouscailleur : personne qui travaille à la plantation des forêts.

sac pendu à l'épaule. De se voir si près les fit rire l'un et l'autre. Le garçon se retourna et descendit très vite. Louise le suivit riant toujours.

– Bonjour ! cria-t-elle d'une voix étouffée aux silhouettes noires que la nuit rendait informes et anonymes.

Quelques pâles bonjours lui répondirent, mais, chacun, la bouche cachée derrière son châle ou son écharpe, retomba vite dans son mutisme pour garder la chaleur animale que le brouillard tentait de s'approprier.

La petite troupe continua de remonter le village. Le bruit s'enflait en même temps que le groupe s'étoffait. Les sabots heurtaient les pierres du chemin, les bâtons raclaient le sol dur et les chiens, suivant derrière, s'amusaient à aboyer de plus en plus fort, comme pour les accompagner.

Ce n'était qu'un jeu pour eux. Chaque matin, quand les travailleurs partaient, ils les poursuivaient quelques temps et redescendaient ensuite, en batifolant comme des fous... Pourtant, ils les connaissaient tous. C'était la jeunesse pauvre du village et aussi des moins jeunes, pressés par un urgent besoin d'argent, qui partaient émouscailler sur le cause.

Les Eaux et Forêts avaient acquis de bonnes terres, autour du village du Gerbal, un village dont tous les habitants étaient morts. Leurs héritiers ne voulaient plus demeurer sur le cause à des kilomètres de partout, dans des maisons qui tombaient doucement en ruines. Les champs et les prés furent mis en vente. Les gens de la vallée avaient tous envie d'acheter ces terrains. Mais, le moment venu, ils s'ob-

servèrent les uns les autres, n'osant se décider à franchir le pas, de peur que le voisin ne fasse de meilleures affaires. Ils attendirent tellement qu'un troisième larron dont on ne se méfiait pas vint jouer les trouble-fête et rafla, sous le nez des villageois, toutes les terres des environs du Gerbal.

Les Eaux et Forêts acquirent donc, pour une somme jugée dérisoire par les paysans, ces terrains sur le plateau et, avec les autorités départementales, décidèrent d'y planter des pins noirs d'Autriche réputés pour leur résistance en pays de montagne.

L'administration fournissait les plants et traçait les sillons mais, pour creuser les trous et y glisser les jeunes arbres, ils firent appel à la main-d'œuvre locale. Une aubaine pour les jeunes